

RIVAGES/NOIR

**MON
CŒUR
EST UNE
TRONÇONNEUSE**

**STEPHEN
GRAHAM
JONES**

3

Jade Daniels est une ado marginale, dotée d'un père violent et d'une mère absente, qui trouve refuge dans les films d'horreur. Lorsque le sang commence à couler dans sa bourgade lacustre d'Idaho, son esprit encyclopédique reconnaît les prémices d'un authentique *slasher movie*. Jade nous entraîne alors dans un cauchemar éveillé et laisse entrevoir un portrait surprenant, celui d'une jeune fille effrayée qui cherche désespérément un foyer. *Mon cœur est une tronçonneuse* est son histoire, sa vengeance et son triomphe.

« Les fans d'horreur seront époustouflés par cette audacieuse *extravaganza*. » *Publishers Weekly*

Stephen Graham Jones est né en 1972 à Midland, Texas, et appartient à la tribu Pikunis (Blackfoot). Son œuvre, composée d'une vingtaine de romans et de recueils de nouvelles, s'inscrit dans le courant de la Renaissance amérindienne. Après *Un bon Indien est un Indien mort*, il reçoit les prix Bram-Stoker et Shirley-Jackson pour la deuxième fois consécutive avec *Mon cœur est une tronçonneuse*.

Du même auteur
chez le même éditeur

Un bon Indien est un Indien mort

STEPHEN GRAHAM JONES

**MON CŒUR
EST UNE TRONÇONNEUSE**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau

Collection fondée par François Guéris

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillehache

Titre original : *My Heart Is a Chainsaw*

Couverture : *Night Dog Walker* © Taysa Jorge.

© Stephen Graham Jones, 2021
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6127-4

Pour Debra Hill : merci, de notre part à tous.

« De manière générale, les films du genre slasher¹
ne s'inscrivent pas dans le champ du respectable. »

Carol J. CLOVER

1. Sous-genre du film d'horreur, du verbe *slash* : taillader, lacérer.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

NIGHT SCHOOL

D'après la carte à présent bien froissée qu'ils ont consultée en traversant tous ces États américains, ils sont arrivés à Proofrock, dans l'Idaho. L'étendue d'eau sombre devant eux est Indian Lake, un lac qui semble s'étirer jusqu'au bout de la nuit.

« Ça veut dire qu'il y a des Indiens *dans* le lac, ou que c'est le lac *des* Indiens ? demande Lotte, une lueur d'excitation dans les yeux.

– Tous les lieux font référence aux Indiens, par ici », réplique Sven à voix basse, parce qu'être éveillé quand tout le monde dort a quelque chose de solennel.

Derrière eux, le moteur de leur voiture de location émet un cliquetis en refroidissant. Ils ont roulé six heures depuis Casper, les portières sont ouvertes, ils veulent juste jeter un coup d'œil, contempler, s'imprégner du paysage avant de rentrer aux Pays-Bas à la fin de la semaine.

Lotte braque la lumière de son téléphone sur la carte qui tremble dans la brise, puis regarde le lac et compare les lignes tracées sur le papier avec la réalité qu'elle a sous les yeux.

« *Wat* ? dit Sven.

– Parle américain », lui renvoie Lotte pour la deux centième fois. S'ils veulent obtenir des points supplémentaires en

récompense de leur immersion dans la langue, il faut qu'ils s'immergent vraiment.

« Quoi ? » répète Sven. Le mot est plus impérieux en anglais, comme s'il essayait de se frayer un chemin en jouant des coudes.

« Normalement, ça devrait être un parc national, là-bas, dit Lotte en désignant le lac du menton parce que ses mains sont occupées avec la carte.

– Tout est un parc national, par ici, marmonne Sven, qui incline la tête sur le côté pour mieux scruter les arbres noirs dans l'ombre.

– Mais on n'a pas le droit de *construire*, dans un parc ! » Lotte réussit enfin à replier la carte après l'avoir manipulée dans tous les sens.

Sven suit son regard. De petits points lumineux flottent sur la rive opposée, des ébauches de maisons qui apparaissent lorsqu'on fouille des yeux l'obscurité.

Il lâche un petit grognement quand Lotte passe derrière lui et le prend par la taille, le menton sur son épaule.

Sven inspire à fond en découvrant les grands cous des pelleteuses et les silhouettes massives des bulldozers, tels des animaux étranges qui assemblent les morceaux du monde, un lac après l'autre. Un peu plus loin sur la rive, une boule de lumière scintillante bondit vers le ciel de velours, puis reste en suspension, longtemps, longtemps.

« *Mooi* », murmure Lotte tout contre son oreille, et Sven répète en américain : « Magnifique.

– On ne devrait pas... », dit Lotte, ce qui bien sûr signifie exactement le contraire.

Sven regarde la voiture, hausse les épaules, mais si, pourquoi pas. Ce n'est pas comme s'ils allaient revenir ici, hein ? Pas comme si une autre chance leur sera donnée d'avoir vingt ans en Amérique, avec tout un lac à leurs pieds, comme s'il

s'était rempli juste pour qu'ils y trempent leurs orteils... et peut-être plus.

Ils abandonnent leurs vêtements sur le capot, sur l'antenne, sur les portières ouvertes.

L'air de la montagne est léger et pur, ils sont nus et blancs.

« L'eau va être... », commence Sven, mais Lotte termine à sa place : « Parfaite », et ils courent à la manière des gens qui courent sur du gravier, délicatement, enveloppés dans leurs bras en frissonnant, mais en riant, aussi, en riant de leur audace.

Derrière eux, Proofrock est plongée dans l'obscurité. Devant eux, une longue jetée de bois qui s'avance dans l'eau leur indique le chemin.

Afin de se préparer mentalement à la rencontre avec le froid, Lotte et Sven s'élancent en courant vraiment quand leurs pieds sentent le contact des planches, sans se soucier ni de glisser ni de marcher sur un clou ou un éclat de bois. Sven hurle à l'adresse de l'immensité qui les entoure et Lotte, sans s'arrêter, le prend en photo avec son téléphone.

Il se retourne et continue de courir, à reculons, moins vite.

« Tu as pris ton portable ?

– Pour les archives », répond-elle, face à lui, en mimant un boxeur sur la défensive.

Sven lève un appareil imaginaire et la prend en photo aussi.

Mais Lotte regarde quelque chose derrière lui maintenant et ses yeux perdent de leur assurance. Elle réduit sa foulée, les avant-bras croisés en mode pudique.

Il y a une vague lueur, *beaucoup* plus près, sans doute au bout de la jetée, et on dirait un pêcheur en ciré noir avec une lanterne ancienne qu'il tient à la hauteur de son visage. Non, pas un pêcheur : un gardien de phare qui n'a pas vu âme qui vive pendant trois ans. Un gardien de phare convaincu qu'il verra mieux s'il approche sa lanterne de ses yeux.

La lumière disparaît.

Sven attrape la main de Lotte et ils ralentissent, puis marchent. Le ciel bâille, vide et profond au-dessus d'eux. Partout autour d'eux.

« *Wat* ? dit Lotte.

– En américain, répond Sven en exagérant son sourire.

– Finalement, je ne crois pas qu'on devrait... » Lotte ne termine pas sa phrase parce que Sven se met à sautiller sur son pied gauche, une gêne soudaine dans le pied droit causée par une écharde, un clou ou une pointe.

Intriguée, la lumière se rallume au bout de la jetée.

« Regarde », dit Lotte.

Quand il cesse de sautiller et lâche le pied qu'il tenait à deux mains, la lumière s'éteint.

Sven comprend. Il donne un coup de talon autoritaire sur les planches.

La lumière revient.

« Essaye, toi », dit-il à Lotte.

Lotte hésite, puis frappe du pied, n'obtient aucune réaction. Elle saute alors à pieds joints en pesant de tout son poids afin de provoquer ce faux contact sous la jetée.

Sven la tire par la main. « *La gloeilamp* est mal vissée.

– L'ampoule », traduit Lotte en se laissant remorquer.

Lorsqu'ils arrivent dans le halo de la faible lueur à l'extrémité de la jetée, Sven lèche le bout de ses doigts pour revisser l'ampoule dans la lanterne toute rouillée. La lumière se stabilise aussitôt. Un cône de chaleur illumine leurs cuisses pâles et leurs ombres se dessinent derrière eux, en partie happées par l'obscurité.

« On va réparer l'Amérique, pas vrai ? » dit Sven.

Lotte l'embrasse avec fougue sur la joue, puis, sans le quitter des yeux, tenant sa main jusqu'au dernier moment, s'écarte et tombe tout simplement dans l'eau.

Sven tourne la tête en se préparant à être mouillé, souriant et grimaçant à la fois, mais le splash ne vient pas.

« Lotte ? » Il s'approche, une main devant son visage pour se protéger de l'eau qu'elle va sûrement lui envoyer.

Elle a atterri dans un canoë vert sombre qui se balance doucement... sans doute l'a-t-elle remarqué pendant que Sven s'occupait de l'ampoule. Il lève les mains, feint de prendre une autre photo. « Cache tes seins, dit-il, c'est pour nos petits-enfants. Je veux qu'ils voient comment leur *grootmoeder* était belle au début, quand on s'est connus. »

Lotte ne peut s'empêcher de sourire et Sven la rejoint, les bras ouverts pour ne pas faire tanguer le canoë.

« On ne le vole pas, déclare-t-il en détachant l'amarre. Il était là... plus loin sur le lac, je veux dire. On est allés le chercher à la nage... Pour le ramener.

– On va réparer l'Amérique ! » s'écrie Lotte.

Penché sur la petite glacière un peu déglinguée que quelqu'un a abandonnée, Sven appuie sa paume contre la jetée et donne une forte impulsion. Tandis que le canoë dérive, Lotte laisse traîner sa main dans l'eau et, bientôt, elle aperçoit leur voiture. On dirait qu'une bombe a explosé dans une laverie automatique. Non : on dirait que deux jeunes Hollandais ont jailli par les portières comme des bouchons de champagne au cours d'une joyeuse fête et se sont volatilisés après s'être dépouillés de leurs vêtements.

« Quoi ? demande Sven avec une intonation américaine irréprochable.

– On n'a pas de rames », répond Lotte. C'est la chose la plus drôle du monde à ses yeux, qui ajoute encore du piquant à leur expédition.

« Ni de pantalons, ni de chemises..., complète Sven, un pied de chaque côté du canoë pour provoquer un roulis.

– *Koude* », reconnaît Lotte en serrant ses bras devant sa poitrine. Puis, lançant un défi : « Ce sera plus chaud dans l'eau.

– Là où c'est *diepere* », dit Sven, et il se corrige avant qu'elle n'ait le temps d'intervenir : « Plus profond. »

Ils payaient avec leurs mains. L'eau est très froide. Après une vingtaine de mètres, Sven décroche le couvercle blanc de la glacière. C'est une pagaie bien plus efficace et, surtout, qui se moque bien d'être gelée.

« Mon héros, dit Lotte dans un anglais parfait en se pressant contre son dos.

– Ce serait plus chaud ici aussi », fait remarquer Sven, mais il ne s'arrête pas pour autant de pagayer.

Lotte appuie une joue sur son épaule. Cet angle de vue lui permet de découvrir le contenu de la glacière.

« Hé ! » Elle en sort un sandwich dans un sachet en plastique transparent. Le beurre de cacahuètes a coulé à l'intérieur.

« Berk, *pindakaas* », dit Sven, et il plonge le couvercle de la glacière dans l'eau pour ramer plus fort.

Lotte retourne le sac au-dessus de l'eau, jette le sandwich sans le toucher, pose un doigt sur ses lèvres pour demander à Sven de ne pas la dénoncer, puis glisse son téléphone à l'intérieur, ferme le sac, et souffle dedans avant de le zipper complètement, si bien que le téléphone est maintenant emprisonné dans une sorte de ballon de baudruche.

« Votre *tas* refermable peut aussi devenir un dispositif de *flotatie* », dit-elle en imitant la voix d'une hôtesse de l'air chez KLM.

Sven pouffe et la corrige : « Flottaison. »

Le téléphone continue à enregistrer dans le sac. Lotte l'oriente vers l'avant et le lève pour lui donner une meilleure visibilité.

« Qu'est-ce que c'est, à ton avis ? » Sven désigne les lumières qui ne semblent pas encore se rapprocher.

« Des lucioles géantes, répond Lotte en affichant une expression de ravissement. Des lucioles américaines.

– Des mammoths *met...* avec des défenses bioluminescentes.

– Des méduses aériennes, dit Lotte à voix basse, comme murmurant une prière.

– Il n’y a pas un champignon des arbres qui est *fosforesce-
rend* ? demande Sven. En vrai, je suis sérieux, *nu*.

– Maintenant, corrige Lotte, toujours de sa voix rêveuse. C’est les Indiens. Ils peignent leurs visages et leurs corps pour se révolter.

– Jusqu’à ce que John Wayne l’apprenne, dit Sven avec une telle gravité que Lotte ne peut réprimer un rire.

– Alors c’est John Wa... » Elle ne finit pas sa phrase parce que Sven, penché par-dessus le bord du canoë, se redresse brusquement. Ses mains ont pêché un amas de longs filaments. Il se met debout, secoue cette masse informe, du moins essaie, et le canoë gîte dangereusement. Pour éviter qu’il ne chavire, Sven plonge. Ses bijoux de famille échappent à l’œil indiscret du téléphone.

Il entre dans l’eau presque sans bruit. Aussitôt avalé.

Seule dans le canoë, Lotte se lève maladroitement, sa main vient couvrir son nez, sa bouche... l’*odeur* de cette chose immonde que Sven a remontée.

Elle a un haut-le-cœur, si violent qu’elle tombe à genoux.

Ils ont dérivé dans... quoi ? Un paquet d’algues ? De la mousse crasseuse qui flotte sur l’eau ? À cette *altitude*, avec de la neige encore dans les fossés ?

« Sven ! » L’obscurité s’est refermée autour d’elle.

Elle replie les bras devant sa poitrine, s’assied tant bien que mal sur ses talons.

Pas de Sven.

Elle sait maintenant ce que doit être l’odeur : des entrailles de poisson. Des hommes du coin les ont jetées par-dessus bord, et les intestins, les parties non charnues, le sang coagulé ont formé une espèce de croûte gluante à la surface.

Elle tousse, ferme les yeux pour ne pas vomir.

Ou alors ce n'était pas un filet rempli de poissons – ils ne peuvent pas faire ça ici, n'est-ce pas, dans les terres, en plein milieu de l'Amérique ? – mais un ou deux *très* gros poissons remontés du fond du lac. Un esturgeon, un brochet, un poisson-chat ?

Sven saura. Son père est pêcheur.

« Sven ! » Elle n'aime pas du tout ce jeu-là.

Pas forcément en réponse à son appel, sans doute plutôt du fait de sa capacité pulmonaire, Sven réapparaît six ou sept mètres plus loin sur la gauche.

« *Gevonden...* je l'ai trouvé ! »

Ce qu'il brandit en l'air, c'est le couvercle blanc de la petite glacière.

« Reviens ! crie Lotte. Je n'ai plus envie de voir les lucioles géantes.

– Les mammoths ! » Sven frappe l'eau avec le couvercle, et le bruit résonne si fort aux oreilles de Lotte qu'il est presque insupportable, comme attirant sur eux une attention dont ils ne veulent pas. Elle observe les lumières au loin pour voir si elles se tournent dans leur direction.

Reprenant son téléphone-ballon, elle positionne l'œil de la caméra en face d'elle, puis déclare dans un anglais parfait : « Je te déteste, Sven. J'ai froid, j'ai peur, et quand tu te demandes ce que tu as fait de mal, pourquoi tu ne t'es pas envoyé en l'air dans le grand État d'Idaho, tu regarderas cette vidéo et tu auras la réponse. »

Elle repousse le téléphone vers la proue, sous le pont avant – la partie pointue où on peut fourrer un sac en plastique refermable dans lequel on a soufflé après y avoir caché un téléphone.

« Viens, toi ! crie Sven. Je ne veux pas retoucher ce... ces cheveux !

– Ce ne sont pas des cheveux ! Ce sont des entrailles de poisson et... »

Elle s'interrompt avec la nette impression d'avoir vu quelqu'un juste derrière elle. Ce qui est impossible, bien sûr, puisque derrière elle, il n'y a que le lac. Elle va quand même s'asseoir à l'autre bout du canoë, certaine d'avoir aperçu une ombre fugitive à la périphérie de son champ de vision.

« Des algues ? demande à présent Sven. C'est comme ça qu'on dit en *Engels* ?

– Anglais, corrige Lotte, qui commence à perdre patience.

– Putain d'anglais ! lance Sven. *Het is haar !* »

Mais ce ne sont pas des cheveux ni des poils.

Si c'étaient des cheveux ou des poils, cela voudrait dire que... Lotte ne sait pas : cela voudrait-il dire qu'un élan, un ours, ou un cheval de cow-boy est mort à cet endroit, ou bien que son cadavre gonflé par les gaz a dérivé jusqu'ici, puis a éclaté dans la chaleur de la journée, expulsant une gerbe de sang et de chairs déchiquetées ?

Son hypothèse lui est confirmée lorsque le canoë heurte *quelque chose* là où il ne devrait rien y avoir.

Elle pousse un cri, sent brusquement des larmes sur son visage, prend une grande inspiration pendant qu'elle en est encore capable.

« Sven ! » hurle-t-elle, agrippée aux bords du canoë. Au lieu d'un autre choc, ce qu'elle entend alors, c'est... rapide comme des petits pas, une série de... pas tout à fait des éclaboussures, mais une agitation à la surface de l'eau. Des poissons sur une ligne de pêche qui sautent ? Des chauves-souris volant en rase-mottes qui attrapent des insectes ? Un caillou avec lequel quelqu'un a fait des ricochets pendant la journée et qui continue à filer vers l'autre rive ?

Elle recule le plus possible au fond du canoë.

« Sven, Sven, Sven ! » répète-t-elle, de moins en moins fort, parce qu'il lui semble que sa voix est une cible de tir accrochée dans son dos.

Ils n'auraient jamais dû venir en Amérique. Ça n'a rien d'une belle aventure.

Lotte se tourne vers la jetée, vers la lanterne qui, elle, est bien réelle, et juste à ce moment-là, la lumière s'éteint et se rallume... non, non, elle ne s'est pas éteinte, quelque chose est passé *entre* Lotte et la lumière.

Un instant plus tard, un bruit de succion évoquant une grossière intimité se fait entendre un peu plus loin, comme une déchirure qui se propage dans l'eau jusqu'au canoë. Depuis là où était Sven ? Mais se trouve-t-elle toujours au même endroit par rapport à lui ?

Lotte se lève, se sent plus exposée que jamais, même si elle ne voit même pas ses propres bras.

Elle bascule en arrière, presque par-dessus bord, quand Sven commence à hurler. En hollandais, en anglais, en langage *humain*, mais dans sa forme la plus primitive... un hurlement qu'on ne pousse qu'une fois, Lotte le sait.

Elle entend : « *Wat is er mis met haar mond ?!* », puis un gargouillis, et la voix de Sven se tait brusquement.

Lotte plonge la main dans l'eau pour pagayer. Elle est désolée, Sven, désolée, elle est désolée pour l'Amérique aussi, ils n'auraient pas dû la profaner en pleine nuit, ils auraient dû contourner l'Idaho, elle préviendra tout le monde, elle dira qu'il ne faut pas passer par là, si elle peut juste...

Son bras s'enfonce jusqu'au coude dans la masse de cheveux et de poils, de chair putréfiée, d'entrailles, dans cette substance qui dégouline autour d'elle, qui envahit le canoë et s'enroule autour de ses jambes, mais elle s'en moque, elle est allongée sur le ventre maintenant pour pagayer plus fort vers la rive, ses mains descendent dans l'eau encore plus froide.

Une fois, deux fois, vingt fois. Ses doigts entrent en contact avec... un corps solide ? Dans sa tête surgit aussitôt l'image d'un cheval mort flottant sous l'eau au ralenti, elle effleure

la tache blanche sur son front, et cette infime pression envoie l'énorme cadavre vers le fond.

Elle se redresse, s'assied en tenant sa main contre elle comme si elle s'était blessée, et ce qu'elle a touché remonte à la surface.

Le couvercle blanc de la glacière, strié de rouge.

Lotte secoue la tête, non, non, non, et puis, parce qu'elle n'a pas le choix, elle roule par-dessus le bord du canoë, se débat au milieu des cheveux et des chairs en décomposition. Des vrilles répugnantes pénètrent dans sa bouche, tentent de se loger au fond de sa gorge, et d'un coup, il n'y a plus que l'eau, elle nage de toutes ses forces vers les rares lumières de Proofrock comme seule peut le faire une ancienne championne de natation à l'école primaire.

Le téléphone dans son ballon ne filme plus que l'aluminium du canoë vide et un coin de la petite glacière. Mais, en silence, il écoute.

Ce qu'il entend est le début du cri de Lotte.

Brusquement interrompu.

JUST BEFORE DAWN

Jade Daniels se traîne – c’est le seul mot qui convienne – jusqu’à l’aire de chargement au bord du lac, en face du chantier de Terra Nova. Le thermomètre affiche – 11 °C en ce soir du vendredi 13 mars qui précède le démarrage officiel des vacances de printemps à Proofrock.

Dans la poche gauche de la mince combinaison de travail qu’elle enfle pour ses heures de ménage, il y a un cutter, que son père appellerait sans doute « schlasse de merde », et dans la poche droite, son poing fermé. Sous la combinaison, elle ne porte qu’un T-shirt Misfits pour filles, techniquement trop petit si on s’attache à ce détail, et son jean usé jusqu’à la trame, troué aux jambes non pas parce qu’elle fait la plonge dans une crêperie ou déplace des cartons au fond d’un entrepôt de distribution – Proofrock n’est pas une ville assez grande pour abriter ce genre d’endroits –, mais parce qu’elle gratte le tissu avec ses ongles pendant son cours optionnel, histoire de l’Idaho, qu’elle surnomme Initiation au Lavage de Cerveau. Ses ongles sont vernis noirs, bien sûr, et ses cheveux devraient être verts, c’était le plan, ça aurait été trop stylé, mais vu que les cheveux des Indiens ne réagissent pas aux couleurs comme le garantit la mention « pour tous types de cheveux » sur la boîte, elle se retrouve avec une tignasse orange à gérer, cause de

la dispute chez elle il y a une demi-heure et raison pour laquelle elle a atterri ici.

Si son père avait seulement pu se taire en la voyant entrer, elle serait dans sa chambre à l'heure qu'il est, son casque audio enfoncé sur la tête, en train de regarder l'enregistrement pirate d'un slasher sur l'écran treize pouces de sa télévision avec magnétoscope intégré.

Mais son père est incapable de la boucler, surtout lorsqu'il a bu six bières sur le pack de douze qu'il descend généralement en une soirée.

« Faut pas manger autant de *carottes*, fillette », a-t-il lancé, en prenant à peine le temps de s'esclaffer avant de boire une grosse lampée.

Jade a été obligée de s'arrêter, devinant que c'était ce qu'il attendait d'elle.

Son surnom, Tab¹ Daniels, il l'a acquis au lycée parce qu'il avait accroché plusieurs lignes de pêche au plafond de sa Pontiac Grand Prix, garnies d'hameçons auxquels il suspendait les languettes de ses canettes. Jusqu'à ce que la garniture du toit s'abatte sur lui une nuit où il roulait pied au plancher.

Jade sait qu'il aurait dû mourir dans l'accident. Elle aurait préféré. Comme elle était déjà conçue à ce moment-là, le point lumineux signalant son existence n'aurait pas cessé de clignoter, mais il aurait clignoté dans une version moins merdique de sa vie, où elle habiterait avec sa mère, pas avec ce soi-disant père.

Mais bien sûr, parce qu'elle est condamnée à vivre dans la même maison que le boogeyman² de son slasher personnel, l'accident a seulement brisé ses os et remodelé son visage façon Freddy. Comme il le dit toujours à ceux qui ne savent

1. Languette (de canette).

2. Équivalent du croque-mitaine, couramment employé pour désigner le tueur emblématique d'un slasher.

pas qu'il faut sortir de la pièce avant de l'entendre radoter, Dieu sourit aux ivrognes et aux Indiens.

Jade se permettrait humblement de contester cette affirmation, parce qu'elle aussi est indienne – à moitié – et qu'elle ne recueille aucun sourire d'en haut, ou si peu. Pour exemple : le copain de biture de son père, Rexall, qui se bidonne à cause des cheveux orange et lève le menton dans sa direction : « Hé, moi, j'ai une carotte qu'elle peut... »

Jade a grimacé un sourire malgré elle en espérant voir son père allonger une taloche à Rexall avec le revers de la main, quelle brûle celui-là. Ou au moins un coup de coude en guise d'avertissement. Au minimum, Tab Daniels aurait pu murmurer *pas si fort* à son vieux pote. *Attends qu'elle soit partie, mec*. N'importe quoi, ça aurait suffi.

Il s'est contenté de lâcher son gros rire de poivrot.

Peut-être que si la mère de Jade était encore là, *elle*, elle aurait réagi avec le coup de coude, le regard qui fusille, mais bon. Kimmy Daniels a beau habiter à seulement un kilomètre du salon de Jade, elle pourrait tout aussi bien vivre dans une autre galaxie. Une galaxie qui ne traverse plus l'orbite de Tab Daniels – ce qui est précisément l'idée, Jade le sait.

Elle sait aussi que s'arrêter dans le salon comme elle l'a fait était une erreur. Elle aurait dû filer, continuer son chemin, se frayer un passage entre la fumée et les blagues, tout droit jusqu'à sa chambre. Car une fois qu'on s'est arrêté, repartir sans rien répondre, c'est accepter la défaite.

Elle s'est tournée face à Rexall.

« Mon père a dit ça parce que les filles qui veulent maigrir ne mangent *que* des carottes, alors parfois le blanc de leurs yeux devient orange si elles en font trop. » Elle a touché ses cheveux pour que Rexall comprenne bien. « J'imagine que toi, ce qui explique la couleur de tes yeux, c'est que tu bouffes de la merde ? »

Rexall s'est levé d'un bond, renversant deux ou trois bouteilles vides sur la table basse, mais là, le père de Jade, sans jamais la quitter des yeux, l'a retenu.

Rexall¹ porte ce surnom parce qu'il dealait autrefois, au temps de sa gloire passée, dont Jade ne doute pas qu'elle est *définitivement* passée.

Le père de Jade a mâchonné l'intérieur de sa joue, une habitude répugnante qui laisse Jade entrevoir la gencive rose et molle là où il lui manque une molaire.

« Elle a une grande gueule comme sa mère, a-t-il dit à Rexall.

– Mais pas la même bouche, a ricané Rexall avec son air lubrique, et j'en sais quelque chose. »

Jade a dû lutter pour effacer cette image dans sa tête.

« C'est vrai, et... » Elle ne savait même pas ce qu'elle allait riposter, mais elle n'a pas prononcé la suite de toute façon parce que Tab, debout, a contourné calmement la table basse et s'est approché, toujours sans la quitter des yeux.

« Essaie un peu », lui a dit Jade, le cœur tremblant comme la corde d'un arc, ses pieds ne reculant pas d'un centimètre, malgré l'haleine rance que son père lui soufflait au visage et la chaleur nauséabonde de son corps.

« Si c'était il y a deux cents ans... », a-t-il commencé. Il n'a pas eu besoin de terminer parce qu'il sert toujours la même rengaine : qu'il est né trop tard, qu'il n'est pas bâti pour cette époque, pour cet âge moderne, qu'il est rétrograde, qu'il aurait été parfaitement adapté à un monde d'arcs et de flèches, qu'il aurait scalpé chaque pionnier ou femme de pionnier essayant de pousser une charrue, de construire une grange, de se nouer un fichu autour du cou... n'importe quoi.

1. Chaîne de drugstores. En anglais, *drug* signifie médicament ou drogue.

C'est ça, oui.

Il aurait plutôt été l'Indien toujours posté devant la porte du fort de cavalerie dans l'espoir d'avaler quelques gorgées d'eau de feu.

« Je serai peut-être quand même obligé de te coucher sur mes genoux pour te mettre une fessée », a-t-il ajouté, et cette fois, au lieu de demeurer dans la joute verbale, Jade a senti son poing droit qui partait tout seul, ses pieds fermement plantés comme ils devaient l'être, la rotation de son torse, son épaule verrouillée, tout comme il fallait. Son corps dépourvu de muscles et d'entraînement donnant son maximum.

Ça aurait dû marcher, en plus. Tab a tourné la tête pour siffler la fin de sa bouteille, sans se méfier puisqu'elle n'a jamais osé faire un truc pareil avant. *Sauf que*, pendant toute sa vie minable, il s'est pris des raclées qu'il ne voyait pas venir, et à force il a développé une sorte de sixième sens. Soit ça, soit Dieu lui sourit vraiment.

À lui, pas à sa fille.

Il lui a attrapé le poing de sa main gauche comme s'il n'y avait rien de plus facile, l'a tirée pour approcher son visage tout près du sien, et a dit : « Je te conseille pas de jouer à ça avec moi, fillette.

– Pas avec, a rétorqué Jade. *Contre.* »

Elle lui a flanqué un coup de genou dans les couilles, sa grosse chaussure comme propulsée par une fusée, puis, pendant qu'il s'effondrait sur la table basse en bousculant les bouteilles vides, s'est ruée vers la porte de la maison, a jailli dans la nuit, et tant pis si elle n'était pas habillée pour sortir.

Elle n'aurait jamais pris sa combinaison de travail si celle-ci n'avait pas été accrochée au fil à linge, raide de gel... personne ne s'attendait à ce qu'un froid si vif transperce la barrière rocheuse au-dessus de Proofrock. Elle ne l'a pas enfilée avant d'avoir atteint le bout de la rue et, en la mettant, n'a

pas cessé une seconde de surveiller ses arrières, toute la chaleur qui lui restait se concentrant dans ses yeux.

Alice, se dit-elle maintenant en entrant d'un pas lourd dans l'aire de chargement au bord du lac, en face du chantier de Terra Nova où les travaux se poursuivent sept jours sur sept et vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Alice, la fille à la fin de *Vendredi 13*, elle a les cheveux un peu orange, non ?

Oui. Jade esquisse un sourire cruel, et au lieu d'être une catastrophe, la couleur ratée devient un effet de la providence, un signe du destin. Un hommage. Aujourd'hui est un vendredi 13, après tout, le saint des saints. Mais Jade n'oublie pas qu'elle est furax. Impossible de sourire quand on est aussi furax. Elle n'a plus qu'à être retrouvée quelque part en hypothermie. Ce qu'elle racontera au shérif Hardy, c'est que son père faisait la bringue comme toujours et qu'il l'a fichue dehors, exactement comme la dernière fois.

Ce qu'il faut, c'est que Jade tienne le coup. Qu'elle dépasse le stade des frissons pour arriver à la phase lèvres bleues et yeux secs. Au début, elle a plus ou moins prévu de se rendre sur la jetée – un lieu public, une mise en scène dramatique, quelqu'un la découvrirait avant qu'elle soit complètement morte –, mais ensuite la lumière sur l'aire de chargement l'a attirée comme un papillon de nuit.

La lumière, en fait, c'est un feu. Pas un feu de joie mais... elle ne peut s'empêcher de sourire quand elle comprend ce qu'elle voit : les ouvriers de l'équipe du soir se sont servis de la chargeuse sur pneus pour ramasser des vieilles planches et d'autres déchets, sans doute leur dernière mission avant de pointer, ils ont tout laissé dans le godet en le maintenant à une trentaine de centimètres de hauteur et ont mis le feu, probablement avec un torchon qu'ils ont lâché à la dernière minute avant de se brûler les doigts.

Jade se dit que cramer des déchets est un des moyens de s'en débarrasser. Peut-être le meilleur, quand la température à Proofrock a largement plongé sous la barre du zéro.

Ce qui l'autorise à rejoindre les ouvriers près du feu, du moins en vertu de sa logique personnelle, c'est sa combinaison de travail, souillée par des après-midis et des week-ends passés à laver les sols, à vider les poubelles, à récurer les toilettes. Ses initiales – JD, pour Jennifer Daniels –, cousues sur sa poitrine en majuscules cursives, prouvent qu'elle ressemble à ces hommes : son nom n'est pas assez important pour qu'on se donne la peine de le mémoriser, mais il faut bien que le personnel de l'accueil puisse vous appeler quand quelque chose a été renversé.

« Salut, les gars », dit-elle à la cantonade, en essayant de ne croiser aucun regard ni d'attirer trop l'attention. Elle regrette aussitôt son *les gars*, certaine qu'ils l'entendront comme une insulte, mais c'est trop tard pour le reprendre, pas vrai ?

Celui qui porte des lunettes aviateur à verres jaunes – des lunettes de tir, c'est ça ? – hoche la tête, une seule fois, se penche et crache dans le feu.

Son voisin avec les gants dépareillés lui envoie une tape en indiquant Jade du menton, genre Lunettes de Tir ne voit pas qu'il y a une demoiselle ?

Pour montrer que ce n'est pas grave, Jade se penche aussi vers la chaleur. Son visage gelé la picote. Lorsqu'elle crache à son tour tout ce qu'elle peut rassembler de salive dans les flammes, elle a l'impression de se brûler les cils.

L'ouvrier aux bottes de cow-boy rentrées dans son pantalon en grosse toile vert délavé laisse échapper un rire approbateur.

Jade s'essuie la bouche de sa main nue, ne sent ni ses lèvres ni la peau de sa main, profite de ce court instant pour observer les lieux.

Le décor est identique ici à ce que l'on voit depuis l'autre côté de la chaîne qui ferme l'accès : palettes de matériaux

divers, engins de forage et nacelles à ciseaux, chariots élévateurs et plaques de ciment inutilisées, camions arrêtés là où ils se trouvaient à l'arrivée de la nuit, quand le froid est vraiment tombé. Les lourds bulldozers sont regroupés le long de la clôture, la silhouette de la pelleuse dépasse derrière eux, tel un dinosaure au long cou, tandis que la grue règne en monarque incontesté, les pieds solidement ancrés à mi-chemin entre le feu et la péniche qui transporte tout cet équipement d'une rive à l'autre sur Indian Lake.

Le jour où la péniche a été livrée par un convoi de semi-remorques et assemblée sur le site, juste avant les vacances de Thanksgiving, l'événement a suscité tant de curiosité que les classes du primaire ont organisé une sortie pour les enfants. Et depuis ce jour, Proofrock est incapable de détourner les yeux. On n'imaginerait jamais que cette chose longue et plate qui ne ressemble pas à un bateau puisse transporter une machine de dix tonnes, mais chaque fois, elle se prépare sur l'eau avec l'air de répéter « j'y arriverai, j'y arriverai » et, en effet, elle y arrive. En regardant par la fenêtre pendant son cours optionnel, Jade déteste sentir son cœur battre plus vite à la vue de la monstrueuse pelleuse qui se balance à l'arrière de la péniche presque submergée.

Aimerait-elle que l'engin glisse et s'enfonce lentement jusqu'au Village Noyé au fond du lac, ou voudrait-elle que l'eau monte, et monte, autour des chenilles, sans que personne ne le remarque avant qu'il ne soit trop tard ?

L'un ou l'autre, ça irait.

Au bout de la traversée, il y a Terra Nova, que Jade méprise par principe. Terra Nova, c'est le luxueux domaine privé qui se construit sur la rive opposée, autrefois entièrement occupée par le parc national avant que d'habiles juristes n'en prélèvent un morceau pour aménager ce que les journaux appellent le complexe résidentiel le mieux sécurisé de tout l'Idaho... « tellement privé qu'il n'est desservi par aucune route ! »

On ne peut s'y rendre que par bateau, en montgolfière, ou à la nage ; or la montgolfière se prête mal aux variations des courants d'air en altitude, et l'eau est glaciale presque toute l'année, donc...

« Terra Nova », tous les articles sont fiers de le révéler, signifie « Nouveau Monde ». L'un des futurs propriétaires, dans une déclaration largement citée, a ainsi expliqué que lorsqu'il n'y a plus de frontières, vous devez en recréer vous-même, n'est-ce pas ?

Dix manoirs sortent déjà de terre, à une allure si effrénée qu'on les croirait presque filmés en accéléré.

Mais ce que ces puissants magnats, ces dirigeants d'entreprise, ces seigneurs de la finance ignorent sans doute, c'est que si vous contournez le lac par l'est, à pied, en partant de Proofrock jusqu'à Terra Nova, et que vous dépassez le barrage qu'il faut franchir en marchant sur la crête à la manière d'un équilibriste sur son fil, vous atteignez alors l'ancien camp de vacances, une clairière envahie par les hautes herbes : neuf bungalows en ruine adossés à une falaise de calcaire blanc, une chapelle ouverte sur les côtés qui n'est plus qu'un toit posé sur des colonnes, telle une église en train de couler, et un bâtiment abritant une salle de rassemblement où plus personne ne se rassemble depuis une éternité. Sauf si vous comptez les fantômes de tous les ados qui ont été assassinés ici il y a cinquante ans.

Pour tout le monde à Proofrock, c'est « Camp Blood ». Accordez un an ou deux à Terra Nova, pense Jade, et Camp Blood deviendra le Golf de Camp Blood, où chaque *fairway* portera le nom d'un bungalow.

C'est un sacrilège, dit-elle à ceux qui veulent bien l'écouter, à savoir principalement Mr. Holmes, son professeur d'histoire. On ne sort pas un remake de *L'Exorciste*, on ne tourne pas la suite de *Rosemary's Baby*, et on ne manque

pas de respect à un sol qu'a foulé un vrai slasher¹. Il y a des choses auxquelles on ne touche pas, point barre. Non que ça gêne quiconque à Proofrock. Au contraire : tout le monde aime les quinze dollars de l'heure que les promoteurs démagos de Terra Nova offrent à toute personne prête à travailler une journée. Quelqu'un comme, disons, Tab Daniels. D'où les flots de bière sur lesquels il surfe depuis deux mois.

Le problème, c'est que les gens comme lui ne comprennent pas la véritable nature de la transaction. Ils ne vendent pas leur temps, leur travail, leur sueur, ils vendent *Proofrock*. Une fois que les lumières de Camelot scintilleront sur l'autre rive d'Indian Lake, rien ne sera plus jamais pareil – cette diatribe-là est généreusement offerte par Mr. Holmes. Avant, de ce côté-ci du lac, on était habitué aux clôtures défoncées et aux ailes de voitures bricolées. Ça avait toujours été comme ça. À présent, avec les Porsche, les Aston Martin, les Maserati et les Range Rover de Terra Nova qui viennent se garer près de la jetée, les voitures de Proofrock vont commencer à ressembler à une casse automobile ambulante. Quand les habitants de Proofrock pourront braquer leurs jumelles sur la rive en face pour voir comment vivent les gens riches et célèbres, ils se rendront soudain compte que eux ne *vivent* pas, avec leurs clôtures pourries, leurs toits qui auraient dû être réparés deux hivers plus tôt, leurs allées carrossables en terre battue devant leurs garages, leurs ourlets et leurs épaulettes qui datent d'il y a dix ans, parce que la mode met un moment à grimper à plus de deux mille mètres.

Comme Mr. Holmes l'a formulé dans une de ses tristes digressions – c'est son dernier semestre avant la retraite –, le domaine de Terra Nova veut que *son* côté du lac soit joli, serein, d'une beauté immaculée. Il ne se soucie pas autant

1. Le mot désigne aussi le meurtrier, personnage principal du film.

de Proofrock, qui bientôt ne sera plus que ce qu'on quitte pour quelque chose de mieux : mégots de cigarettes écrasés sous des talons, rapides jets d'urine derrière des pneus hauts comme des maisons, fragments de métal enfouis dans la terre à diverses profondeurs, avec, ici, une rondelle de joint, là, un boulon desserré, vestiges dérisoires composant le socle de la vie quotidienne et raison pour laquelle Jade ne s'attardera pas une minute de plus que nécessaire après son diplôme de fin d'études secondaires. Elle le promet. Il y a Idaho City, il y a Boise, il y a tout le reste du monde qui l'attend. N'importe où excepté ici.

Mais ça, comme l'hypothermie, c'est plus tard.

Pour l'instant, ce n'est que le moment de se frotter les mains dans la chaleur du feu, tant pis pour les étincelles qui montent du brasier. Si elle se montre effarouchée devant les ouvriers, ils la verront comme une fille, de celles qui ne méritent pas d'être acceptées ici à cette heure tardive.

« Ça va, toi, là ? demande Lunette de Tir.

– Nickel. » Elle esquisse un sourire. « Et vous ? »

Au lieu de répondre, Lunettes de Tir cherche discrètement le regard de ses collègues, sauf qu'à cette distance les uns des autres, on peut oublier le « discrètement ».

« Je vous dérange ? » lance Jade en s'adressant aux trois hommes ensemble.

Gants Dépareillés hausse les épaules, ce qui signifie oui.

Jade les détaille un par un. « Parce que j'ai l'impression de débarquer dans une veillée funèbre.

– Bien vu, dit Bottes de Cowboy en s'essuyant le nez.

– Je ne suis pas catholique, continue Jade, reculant avec eux devant un long tourbillon d'étincelles, mais on ne boit pas plus à une veillée, d'habitude ?

– Ça, c'est chez les Irlandais, dit Gants Dépareillés avec une grimace qui ressemble à un sourire.

– Attendez, laissez-moi deviner, dit Jade. Vous vous appelez... McAllen ? McWhorter ? Mc quelque chose ?

– Ça, c'est chez les Écossais, déclare Lunettes de Tir, les yeux sur les flammes. Les Irlandais, c'est O'Shaunessy, O'Brien. D'ailleurs, on dit toujours : Oh, la chance qu'ils ont les Irlandais !

– Chez lesquels y a des petits lutins verts ? demande Bottes de Cowboy.

– Chut, tais-toi... T'es Indien, mec, lui dit Lunettes de Tir. On parle de trucs européens, là, d'accord ?

– Moi aussi, dit Jade.

– T'es un petit lutin vert ? demande Gants Dépareillés, avec un franc sourire cette fois.

– Indienne », répond Jade. Et, pour se présenter à Bottes de Cowboy : « Blackfoot, par mon père.

– On ne dit pas plutôt *Blackfeet* ? questionne Lunettes de Tir.

– Du Montana ou du Canada ? » demande Gants Dépareillés.

Jade ne leur raconte pas qu'avant de remarquer une enveloppe portant l'adresse d'un expéditeur au Montana – à l'intérieur de laquelle elle découvrit un chèque pour Noël –, elle s'était toujours crue Shoshone, parce qu'elle avait appris à l'école primaire que c'étaient les Indiens qui habitaient dans l'Idaho. Elle habitait l'Idaho, donc elle devait être Shoshone. Mais avec cette adresse, et le sceau tribal à côté... Elle avait gardé l'enveloppe, cachée à côté de sa cassette de *Candyman*. À l'époque aussi, elle s'imaginait que, étant à moitié indienne *au début*, son corps se remplirait de plus en plus de sang à mesure qu'elle grandirait et grossirait, de sorte qu'un jour elle deviendrait une Indienne de sang pur comme son père.

« *Blackfeet*, évidemment, rétorque-t-elle sans se démonter. Putain, tu crois que j'ai dit quoi ?

– OK. » Gants Dépareillés lève ses mains de couleurs différentes, genre, je ne touche plus à ça. « Elle parle comme une Blackfeet, y a pas de doute.

– Moi, je suis adopté, dit Bottes de Cowboy. Je peux être n'importe quoi.

– En gros, c'est un bâtard, traduit Gants Dépareillés.

– Bâtard, *mon cul* », lâche Bottes de Cowboy, et Jade classe l'information : sur ce chantier, « mon cul » est la formule consacrée pour riposter. Ça lui plaît bien.

« Bon alors, qui est mort ? lance-t-elle à l'attention de celui qui décidera de répondre.

– Il n'est pas mort, dit Bottes de Cowboy en clignant des paupières pour se débarrasser de quelque chose qui lui irrite les yeux.

– Tout dépend de ce que t'appelles mort, objecte Gants Dépareillés.

– Greyson Brust, dit Lunettes de Tir, d'une voix qui marque son respect pour le nom.

– Il a commencé à bosser en même temps que nous. » Gants Dépareillés hausse les épaules, ostensiblement, montrant qu'il essaie de chasser une pensée.

« Y a beaucoup d'accidents ? » demande Jade, consciente qu'elle est train de marcher sur des œufs.

Lunettes de Tir pouffe d'un rire cynique.

« C'est un endroit maudit », dit Jade, ce qui attire *toute* leur attention. Encore un échange de regards qu'ils croient discrets. « Enfin, probablement.

– Tu vas où comme ça ? » demande Bottes de Cowboy pour faciliter un éventuel départ de Jade.

Jade, qui ne joue pas au poker, glisse un coup d'œil involontaire en direction du grand vide qu'Indian Lake ouvre dans la nuit. Léger haussement des épaules.

« Elle ne *va* pas quelque part, affirme Gants Dépareillés, les yeux fixés sur Jade. Elle *vient* de quelque part, pas vrai ?

– C’est trop stylé, ce nom, dit-elle, comme répondant à la question.

– Quoi ? dit Bottes de Cowboy.

– Greyson Brust, continue Jade avec l’air d’énoncer une évidence. C’est... Ça fait carrément prince de l’horreur ! Vous entendez pas ? Greyson Brust, on le voit là-haut avec Harry Warden, avec Billy Loomis, avec John Wakefield, avec Victor Crowley et Sammi Curr. Avec... allez, je vais oser... Jason Voorhees¹. Il y a des noms qui ont juste une aura d’enfer, non ?

– Ça va, toi ? » demande Gants Dépareillés, et Jade baisse la tête pour regarder ce qu’il indique : la tache rouge qui traverse lentement la poche gauche de sa combinaison, où elle a sorti et rentré la lame du cutter contre sa jambe pendant tout le chemin.

« Ah oui, tiens, une tache. » Elle hausse les épaules pour accompagner sa réplique, tandis que les minuscules cicatrices sur ses cuisses et ses hanches se bousculent les unes les autres en réclamant d’être vues. Et puis, parce que tout le monde se tait, qu’il y a de la gêne dans l’air et que cette scène est nulle, Jade recule un peu devant le feu en déclarant : « Mais t’as raison, faut que je sois prudente. C’est vrai, quoi, je ne devrais pas me tenir si près d’un feu.

– Tu parlais de... » Bottes de Cowboy bute, et recommence : « J’ai l’impression que tu...

– Je parlais de *slashers*, dit Jade en offrant son sourire le plus diabolique. C’est pour ça que je dois faire attention au feu... Je suis gardienne, en fait, responsable du ménage et tout, donc on peut dire que je veille sur les lieux, pas vrai ? Quand je porte ma combinaison, je suis un peu la gardienne qui veille sur Proofrock. Si je m’approche trop, si ma manche s’enflamme, et que moi aussi je prends feu, alors... »

1. Personnages principaux de divers slashers.

Jade ravale son sourire.

« Je parle de Cropsy, là », poursuit-elle, guettant sur chaque visage le signe qu'elle a été comprise. Puis, imitant un présentateur de jeu télévisé : « Et la réponse est... *The Burning*, un slasher sorti en 1981, bingo !

– Euh..., dit Lunettes de Tir.

– D'accord, d'accord. » Elle revient en arrière dans sa tête, cherchant où commencer son explication. « Imaginons que vous êtes le gardien de Camp Blackfoot. Celui de *Carnage*, je veux dire. Pas celui de *Camp Blood*, qui est un film pour eux là-bas à Terra Nova, alors que pour nous, ici, à Proofrock, c'est un *vrai* endroit, mais bon, on laisse tomber ça pour l'instant. C'est comme... la maison de Higgins Haven, par exemple, elle apparaît à la fois dans *Vendredi 13, chapitre 3* et dans *Au-delà du cauchemar*, vous pigez ?

– T'es le gardien du camp, résume Bottes de Cowboy, qui a l'air de suivre.

– Si je suis Cropsy, oui, dit Jade, totalement absorbée par son sujet. J'ai mon bungalow à moi et tout... Mais les jeunes, ces petits crétiens, ils ne voient pas comment je veille sur les moindres détails de leur séjour, en permanence. Je vous rappelle qu'un camp de vacances, c'est un monde en vase clos, qui a son propre système de punitions et de récompenses.

– Ouais, je connais..., dit Lunettes de Tir.

– *Toi*, t'es allé en colo ? s'étonne Gants Dépareillés.

– Non, je voulais juste dire... rapport aux punitions. »

Jade se dépêche d'enchaîner, sinon ils oublieront peut-être qu'ils sont en train de l'écouter : « Donc, je suis Cropsy, je suis le gardien qui veille sur le camp. C'est mon boulot de laver le sang dans les douches. C'est mon boulot de retourner les canoës pour jeter les bouts de doigts tranchés. Toutes les morts, qu'elles soient par piqûres multiples de guêpes, par flèches de tir à l'arc, ou par hache, je nettoie derrière. Et puis

un jour, les ados décident qu'il faut me donner une leçon, donc ils imaginent une petite farce inoffensive. C'est un peu la tradition en camp de vacances, pas vrai ?

– J'ai une veste dans mon pick-up, si tu veux », dit Bottes de Cowboy à Jade. Sans doute parce qu'elle claque des dents et que les muscles autour de ses yeux tressaillent sans qu'elle puisse les contrôler. Mais ce n'est pas le froid, c'est l'excitation. D'habitude, Mr. Holmes l'interrompt avant, la paume de sa grande main tournée vers elle. Il ne veut plus qu'elle raconte des films d'horreur dans ses rédactions, dit-il. Désolé.

Mais elle peut aussi les raconter oralement.

« La farce des ados, explique-t-elle en baissant la voix, à fond dans son récit, c'est qu'ils posent un crâne humain probablement faux à côté du lit de Cropsy... à côté de *mon* lit, pendant que je dors, avec deux petites bougies allumées dans les orbites, et ils frappent au carreau pour me réveiller. Vous devinez la suite. Ça marche : j'ai peur, je suis terrifié, je vis un cauchemar ! Fin de la leçon, vous vous dites ? Eh ben non. Dans la panique de mon demi-sommeil, je fais tomber le crâne sur mon lit, les draps prennent feu, et allez savoir pourquoi, j'ai une bonbonne de gaz dans ma chambre. Sans doute pour qu'elle ne soit pas accessible aux jeunes. Pour leur éviter un accident stupide.

– Merde, dit Lunettes de Tir.

– Petite avance rapide dans le temps, et maintenant on est cinq ans plus tard, continue Jade comme s'ils étaient rassemblés tous les quatre autour d'un feu de camp. Cropsy, *moi*, j'ai survécu à l'explosion... personne ne peut se l'expliquer. Comme je suis couturé de partout, défiguré, je porte un imperméable et un chapeau rabattu sur le visage, parce que même la lumière agresse ce qui me reste de peau... Ça, c'est trois ans *avant* Freddy, OK ?

– J'ai des gants aussi », propose Bottes de Cowboy en commençant à enlever ses gants.

Jade saisit la balle au bond. « Je n'ai pas besoin de gants. La première personne que je tue, c'est avec des ciseaux.

– Est-ce qu'on devrait... ? dit Lunettes de Tir, s'adressant à tout le monde sauf à Jade.

– Chut, tais-toi », souffle Gants Dépareillés, qui commence à se prendre au jeu.

Pour le coup, le grand sourire sur les lèvres de Jade n'est pas discret du tout. « Le temps que j'arrive à Camp Blackfoot – je répète, *Blackfoot* –, les ciseaux sont devenus des cisailles. Et... mais pourquoi des ciseaux, à votre avis ? Pourquoi des cisailles ? C'est à ça que je voulais en venir. Vous devinez peut-être. Mon prof d'histoire n'a pas trouvé.

– Y a quelqu'un qu'on peut appeler pour dire que tu es ici ? demande Lunettes de Tir.

– Réfléchissez à la farce du début, OK ? dit Jade, interrogeant chaque visage du regard. *Deux* bougies qui luisent comme des yeux dans ce crâne ? Bon... Disons que je me suis réveillé, et que cette image est la dernière de ce que je considérerai plus tard comme la bonne partie de ma vie... Est-ce que ma première réaction ne serait pas de couvrir ces yeux, de détruire ces yeux, d'arrêter ce putain de cauchemar ? Si j'ai seulement à portée de main, disons, un coupe-papier, je suis foutu. Je dois le planter soit dans l'œil gauche soit dans l'œil droit, ce qui n'éteint pas l'horrible vision, ça ne fait que la transformer en pirate. Mais si j'ai des ciseaux comme dans *Schizoid*, sorti l'année d'avant, alors là... je peux éclater les deux yeux d'un coup. Les ciseaux, c'est l'arme parfaite dans une telle terreur. Mais maintenant on est cinq ans plus tard, je suis revenu à Camp Blackfoot, et il y a *une tonne* de meurtres à commettre. Donc je jette les ciseaux. Tandis qu'avec des cisailles, je peux me protéger en restant un peu à distance pour taillader, et tchac et tchac et tchac. » Jade mime le geste de leur trancher la gorge l'un après l'autre. Ils la regardent en silence. « En plus, les

cisailles... premièrement, elles ont jamais été utilisées dans un slasher avant 1981, et deuxièmement, quand on les brandit comme ça en l'air, elles brillent dans la lumière et on a un peu l'impression d'être déjà mort.

– Je peux te... tu veux que je te ramène quelque part ? demande Lunettes de Tir.

– Mais aussi, dit Jade qui continue sur sa lancée en oubliant presque de respirer, les ciseaux *et* les cisailles vont bien avec le nom, pas vrai ? Réfléchissez. Cropsy¹. Si ce nom a un sens, il évoque l'idée de *couper* des choses. Les raccourcir. Regardez dans le dictionnaire quand vous rentrerez chez vous. Couper un morceau, tailler. Voilà ce que je fais pour me venger de tous ces petits connards, cet été-là. Je les *taille* comme un malade. Dans les bois. Sur un radeau. Dans un puits de mine... on a tout ça ici à Proofrock.

– Qu'est-ce que tu racontes ? » dit Bottes de Cowboy en regardant autour de lui pour voir s'il est le seul à se poser cette question.

Jade écarte les doigts devant les flammes. « Je raconte que c'est pour *ça* que je dois faire gaffe ici. Si je m'approche trop et que je prends feu, alors je reviendrai dans cinq ans et je découperai cette ville comme, comme... mais je ne vous ai pas encore parlé du reste. Merde. Vous saviez que sur le tournage de *Carnage*, Tom Savini avait toujours la tête décapitée de Betsy Palmer qu'on voit dans *Vendredi 13*, et que les acteurs s'en sont servis pour jouer au volley-ball ? Et à propos de *Vendredi*, vous saviez qu'avec *Mother's Day*, ils ont été tournés l'un en face de l'autre sur un lac en 1979 ? Ben oui, et l'équipe faisait la fête le soir en buvant de la bière, et ils... jamais ils auraient pu savoir que les v-v-vannes étaient sur le point de s'ouvrir, comme... comme les portes de l'ascenseur

1. *To crop* : couper, rogner, tailler.

dans *Shining*, pas vrai ? Ça a dû... c'était... forcément... non mais vous imaginez... ? »

Malgré elle, Jade pleure un peu maintenant.

Peut-être un peu beaucoup, en fait.

Lunettes de Tir la prend par le bras, il a enlevé sa veste et la lui met sur les épaules.

Il l'entraîne loin de la précieuse chaleur du feu, la fait asseoir sur le siège passager d'une voiture dernier modèle, couverte de poussière, qui détonne sur un chantier de construction.

« Ça... ça v-va. » Jade, qui articule avec peine, essaie de prouver qu'il n'y a pas de problème, elle peut rester, elle peut parler toute la nuit, elle a fait tous ses devoirs de slasher, elle connaît chaque réponse, s'il vous plaît, demandez-moi, interrogez-moi.

« Je te ramène chez... » Une fois installé au volant, Lunettes de Tir cherche les clés à tâtons dans la poche derrière le siège passager et Jade a l'impression qu'il lui frôle le dos du bout des doigts. « C'est vrai que... genre, tu t'es enfuie ? »

Jade se tait, le temps nécessaire pour que le silence devienne une réponse.

« Où est-ce que je peux t'amener, alors ? demande Lunettes de Tir en démarrant.

– Elle est à toi cette voiture ? » Jade s'essuie le visage. Elle respire enfin, elle respire trop maintenant, trop profondément, elle est sur le point de s'effondrer telle une colonne de larmes et de désirs qui ressemble à une fille.

« C'est comme Cody, dit Lunettes de Tir, avec un geste du menton par lequel il désigne soit Gants Dépareillés soit Bottes de Cowboy. On l'a *adoptée*. »

Bottes de Cowboy, donc.

« Adoptée, mon cul, dit Jade, s'arrêtant un bref instant pour voir s'il entend qu'elle parle comme eux. Adopter une voiture... ça veut dire que vous l'avez v-v-volée. »

Elle déteste trembler de froid ainsi, montrer cette faiblesse, être obligée d'avoir ce corps. Mais ça passera, elle le sait. Le corps frissonne, pas longtemps, quand il espère encore retrouver la chaleur.

« Elle nous bloquait pour charger la péniche le week-end dernier, explique Lunettes de Tir avec un haussement d'épaules désinvolte. On l'a bougée pour qu'elle soit pas abîmée.

– Ça ne veut pas d-dire qu'elle est à v-v-vous.

– On la rendra quand quelqu'un viendra la chercher.

– C'est peut-être la m-m-mienne », dit Jade, les épaules agitées de soubresauts malgré la veste.

En guise de réponse, Lunettes de Tir attrape une chemise *Dead Wood* aux couleurs criardes sur le tableau de bord et la lui montre.

Jade ne peut s'empêcher de sourire. Aucune fan de films d'horreur ne revendiquerait une daube pareille.

« Bon alors, on va où, fille finale¹ ? »

Le cœur de Jade se fige. D'abord il s'arrête, puis il gonfle comme un ballon dans sa poitrine. Sauf que : « Ce n'est pas moi, doit-elle répondre, tournée vers son reflet dans la fenêtre. Les f-f-illes finales sont vierg... elles sont p-p-pures... pas comme moi.

– Peut-être, mais ça reste la même question.

– Je vais te montrer. » Jade pointe le menton vers le centre de Proofrock, à droite. « T-t-toi maintenant.

– Quoi, moi ? » Lunettes de Tir monte, une roue après l'autre, sur un panneau de bois couché par terre. Sans doute le portail d'accès au chantier, pense Jade, ou quelque chose comme ça. Mais quand il allume les phares, elle se penche

1. La « fille finale », qui survit face au tueur à la fin, est un archétype du genre slasher.

pour lui toucher le bras en secouant la tête. Non. Il éteint, la lumière se replie sous le capot de la voiture, et c'est comme s'ils s'avançaient dans l'allée d'une église.

Proofrock dort tout autour d'eux. « J'étais jamais venu ici, dit Lunettes de Tir.

– Veinard. » Saisie à nouveau d'une vague de frissons, Jade crispe les lèvres pour contenir cette trahison de son organisme. « Par là... »

Lunettes de Tir tourne à gauche en déplaçant une main après l'autre sur le volant.

Ils passent devant le drugstore, devant la banque, et ce n'est plus du tout comme dans une église. On se croirait plutôt dans un tableau : *Villages de montagne pittoresques. Scène pastorale au bord d'un lac. Et si 1965 ne finissait jamais ?*

« À ton tour, dit Jade à Lunettes de Tir. Je t'ai raconté... des trucs. Maintenant à toi de me raconter des trucs. C'est comme ça que ça marche. *Quid pro quo, Clarice*¹. »

Lunettes de Tir secoue lentement la tête, impressionné de voir que cette fille en hypothermie a encore tous ses esprits.

Jade confirme d'un signe que, oui, elle est comme ça.

« T'étais où avant qu'on se rencontre ? demande-t-elle, plus fort qu'elle n'en a eu l'intention.

– Je... » Il comprend alors que c'est une ébauche de drague, et, ne sachant que dire, fixe l'obscurité devant la voiture qui roule sans phares.

« C'est là que tu me parles de ton copain, lui explique Jade. Celui pour qui ce n'était *pas* une veillée funèbre tout à l'heure. Celui qui n'est pas complètement mort ou je ne sais quoi.

– Greyson.

1. Réplique du psychopathe Hannibal Lecter, dans *Le Silence des agneaux*, adressée à la jeune agent du FBI, Clarice Starling.

– Il est parti vivre chez une lointaine tante pour se rétablir ? Est-ce qu'elle a une grange pleine de fourches, des mains pleines d'épingles de couture, la tête pleine de mauvaises idées ? »

Lunettes de Tir la regarde, perplexe.

« En général, c'est comme ça, déclare Jade en s'efforçant de lui montrer qu'elle ne le juge pas. Celui à qui on a fait du tort, la victime de la farce, doit aller quelque part assez longtemps pour que tout le monde puisse l'oublier, et pour que ce soit une s-s-surprise quand il revient.

– Tu as dit que cet endroit était hanté...

– Par les fantômes de ceux que tout le monde voulait être, avant qu'ils meurent à l'intérieur.

– Qu'est-ce que tu faisais ici ce soir ? demande Lunettes de Tir.

– Est-ce que tu sais que *Vendredi 13*... bon, évidemment, ils essayaient de surfer sur le succès d'*Halloween*, mais après, tout à la fin... c'est clair qu'ils se sont emmêlés les pinceaux et qu'ils ont confondu avec *Carrie*, non ?

– Pourquoi tu parles autant de films d'horreur ?

– De slashers, corrige Jade, qui corrige toujours.

– Je veux dire... ne le prends pas mal, mais... t'as jamais imaginé que peut-être tu te caches parce q...

– Quoi ? J'ai pas le droit d'aimer les films d'horreur tout simplement parce qu'ils sont super ? Il faut qu'il y ait une bonne grosse explication bien lourde ?

– Mais je... ta jambe... je crois que c'est peut-être du sang. Je crois que je devrais... »

Jade n'entend pas la suite parce qu'elle a ouvert la portière et se jette dehors dans le froid. Elle n'en peut plus de tout ça... son père, cette ville, le lycée Henderson High. Des questions, des coups d'œil furtifs, des jugements. L'air triste de cet imbécile de shérif Hardy quand il la regarde. La façon dont Mr. Holmes lui pose toujours ces mêmes questions, chaque fois qu'elle rend un devoir. Et maintenant, même des

ouvriers qu'elle ne connaît pas la traitent comme s'il fallait la manier avec une extrême délicatesse.

Et merde. Qu'ils aillent tous se faire foutre.

Elle se reçoit à quatre pattes, se relève aussitôt, court comme une poupée de chiffon vers la jetée, une course avec des lacets défaits, le menton levé et une conscience aiguë de sa vitesse. Alors qu'elle dépasse la moitié de la jetée, les pleins phares de la voiture volée s'allument et l'ombre de Jade s'étire devant elle, jusqu'à l'extrémité du ponton et l'eau noire.

Elle tente de s'arrêter, mais les planches sont glissantes... Alors, oui, voilà, le dénouement parfait à la fin d'une soirée parfaite : elle s'envole avec un mouvement désordonné des bras, comme tous les enfants pendant l'été, sauf que ce n'est pas encore l'été, qu'elle a dix-sept ans, et qu'il fait un froid de malade au cœur de la nuit.

Sa dernière pensée au moment où elle tombe, c'est de déplorer ce ridicule éclairage de projecteur, stable pour une fois, au lieu de la fragile lueur qui s'éteint pendant la scène ; ensuite elle retient son souffle en se préparant à l'eau glacée, elle essaie de se fabriquer une enveloppe d'isolation thermique avec des slashers tournés dans des décors de neige, mais elle ne trouve que *Cold Prey*, *Cold Prey 2*, et *Cold Prey 3*, et ça ne suffira pas à empêcher son sang de geler dans ses veines.

Au lieu de plonger directement sous l'eau ou de passer à travers la mince couche de glace qu'il doit y avoir à la surface, elle atterrit brutalement dans le canoë vert qui est toujours amarré à cet endroit, genre « À vous d'apporter votre pagaie ».

Le canoë se balance et s'enfonce un peu, ne chavire pas.

Jade se redresse sur son séant en se tenant l'arrière de la tête, la vision trouble, de plus en plus trouble. Puis, entendant des pas qui approchent, elle dénoue la corde en Nylon rose,

donne un coup de pied pour pousser l'embarcation dans l'obscurité, sur le léger voile de glace qui se fissure autour d'elle en larges plaques dérivant très lentement. Pour ne pas voir Lunettes de Tir, debout sur le ponton, qui la cherche des yeux, elle se recroqueville en position fœtale au fond du canoë, les plats-bords dissimulant tout à la fois elle, ses cheveux orange, ses lèvres bleues, sa jambe gauche rouge, son cœur noir comme les ténèbres.

Et là, chose qu'elle déteste le plus au monde, elle sanglote.

Non, elle ne pourra jamais être une fille finale.

Les filles finales sont bonnes, ne sont pas compliquées, ont en elles des réserves de courage, pas ces couches successives de honte, de culpabilité, de ce poison qui ronge.

Les vraies filles finales veulent seulement que l'horreur se termine. Elles ne restent pas éveillées tard la nuit en priant les réalisateurs Craven et Carpenter d'envoyer un de leurs anges féroces, juste pour un week-end... Pour une nuit. Pour une danse, s'il vous plaît ? Une dernière danse ?

C'est tout ce dont Jade a besoin, elle le sait.

Au lieu de quoi, elle a Tab Daniels comme père, Proofrock comme prison, et le lycée Henderson High comme chambre de torture.

Tue-les tous, dit-elle dans le secret de son cœur. *Que Dieu fasse le tri.*

Ou qu'Il les abandonne sur place, flottant à plat ventre sur l'eau. Ça marche aussi.

Jade rit entre ses larmes, tapote sa poche de poitrine pour chercher des cigarettes qu'elle n'a pas, parce que la combinaison se trouvait sur le fil à linge.

Une fois qu'elle a dérivé suffisamment loin et que la lumière sur la jetée ne peut plus l'atteindre, elle s'assied, évalue la situation, et continue à monologuer même si le feu du chantier n'est plus qu'une lueur vacillante sur le rivage : « Vous saviez que l'acteur qui joue le jeune garçon, la deuxième

victime du requin dans *Les Dents de la mer*, il s'appelle aussi Voorhees¹ ? » demande-t-elle aux ouvriers, qu'elle imagine souriant tous les trois avec un étonnement non feint. « Bon, d'accord, les jeunes Voorhees ne devraient peut-être pas se baigner, vous croyez pas ? Mais je m'embrouille, là, OK, désolée. Je voulais juste... quand Jason sort de l'eau à la fin du générique, au ralenti, avec Alice qui est là en sécurité dans sa barque, ça, c'est le passage *Carrie* dans *Vendredi*, c'est la scène post-générique qui a servi de modèle pour l'âge d'or du slasher, les années 1980, et, et... comment il l'agrippe par derrière, c'est pas pour être violent, pour lui faire du mal, il ne veut que... c'est un *gamin*, bon sang, un pauvre gamin paumé dans sa tête et il est en train de se noyer, bordel, il est terrifié, il s'accroche à tout ce qu'il peut, vous voyez ? Il a peur, et elle est... elle est censée le protéger, le préserver du danger, le *sauver*. »

Jade baisse la tête, l'air au contact de sa poitrine est sûrement plus chaud. Elle a l'impression que ses poumons sont pris dans la glace, qu'ils se remplissent d'un corps solide et permanent.

Ce sera plus qu'une hypothermie, shérif Hardy, Mr. Holmes.

Elle est Alice à la fin de *Vendredi 13* maintenant, elle le sait, tandis que vendredi devient samedi, elle est Alice qui flotte sur le lac dans son canoë, attendant que la magie se produise, essayant de rester là assez longtemps pour que Jason la remarque à la surface, qu'il commence à monter, à monter...

« Je suis là », dit Jade qui disjoncte complètement à cause du froid, souriant parce que ce n'est plus douloureux ; et, pour guider Jason avec un peu de couleur, pour lui offrir un peu de ce qu'il aime, elle dégage son poignet droit, se sert de sa main gauche pour avancer la lame du cutter comme une petite langue tranchante, et elle incise dans le sens de la longueur,

1. Jason Voorhees, meurtrier dans *Vendredi 13*.

une entaille profonde d'où jaillira une fontaine, pas une éraflure-appel-à-l'aide.

La face interne de son bras laisse échapper une coulée de sang encore chaud, et tout en observant l'hémorragie, elle répète : « Je suis là, je suis là, je suis... »

Elle s'interrompt, fascinée par la vision de son sang qui goutte sur la surface gelée du lac. Un visage difforme la regarde sous l'eau noire, elle en est sûre à soixante-dix pour cent, avec une bouche qui tente de sourire en montrant des dents pareilles à une rangée de stèles dans un cimetière. Elle lui rend son sourire, balaye les alentours des yeux pour dire adieu, à Proofrock où elle a grandi, à Terra Nova où elle n'est jamais allée, à Camp Blood, où son cœur s'est réfugié.

« *Mama, I'm Coming Home* », fredonne-t-elle en imitant le timbre nasillard d'Ozzy Osbourne, et elle sait qu'aucun bras ne viendra l'agripper par-derrière pour sa grandiose scène finale, celle où le crocodile attrape sa proie, version slasher – alors qu'en réalité ce bras veut juste enlacer –, mais elle ferme quand même les yeux et fait semblant.

SLASHER, COURS OPTIONNEL

Et puis il y en a eu une. Une *moi*, je veux dire, Mr. Holmes, une Jade Daniels qui va vous prendre par la main et vous guider dans le rayon location de films de Slasherland, pour rattraper l'heure de cours que j'ai loupée parce que j'étais collée à cause de l'Incident du Gant de Freddy qui n'était même pas ma faute, surtout qu'en plus ce gant de Freddy a des lames en PLASTIQUE. Mais on arrive en octobre, et l'horreur est ma religion. Est-ce que je ne peux pas célébrer et honorer les saints de mon église selon la tradition?

Bon. Je dois maintenant vous expliquer les SLASHERS, en moins de 2 pages.

Il est facile de penser que le slasher a commencé avec Halloween, qui s'appelait à l'origine The Babysitter Murders, ou qu'il a vraiment acquis son visage avec Vendredi 13 III (inspiré de Black Christmas) et le masque de hockey, mais beaucoup de fans et d'amateurs fidèles font remonter ses débuts à Psychose et au Voyeur. Cependant, si vous vous demandez : « Qui était le premier tueur masqué ? », alors vous pouvez remonter encore plus loin, jusqu'au Fantôme de l'Opéra que vous vous rappellerez peut-être avoir vu lors d'une sortie scolaire.